



*“Traduire, c’est parfois
refaire un texte avec
le sentiment de ne plus
savoir écrire.”*

Claro

*Il est l’homme des auteurs difficiles, comme
Thomas Pynchon. Comment se glisse-t-il dans
leur langue ? Les secrets d’un curieux métier.*

Quiconque a lu les romans de William T. Vollmann, Thomas Pynchon ou le récent *Golden Gate*, de Vikram Seth, a forcément eu une pensée émue pour le traducteur. Claro serait-il l'homme de l'impossible, des textes difficiles et des auteurs compliqués ? Tous reconnaissent aujourd'hui son talent pour transmettre l'écriture d'un autre et convaincre le lecteur d'entrer dans un roman au style apparemment déroutant. Pynchon, « The Pynch », comme il l'appelle, en est un bel exemple. Cette exigence, cette passion de la langue, cette confiance dans le lecteur sont aussi la devise de la collection Lot 49, qu'il codirige avec Arnaud Hofmarcher aux éditions Le Cherche midi. Traducteur, éditeur, auteur de romans, critique parfois acerbe du monde de l'édition, Claro s'explique ici sur sa façon de penser. Sans sous-titre. Car ce cannibale du clavier dit les choses sans détour.

Comment définir le traducteur ? On dit parfois qu'il est un « passeur », mais, dans votre dernier livre, *Le Clavier cannibale*, vous semblez préférer le terme de « faussaire » ?
Il y a évidemment plusieurs sortes de traducteurs. Le terme de « passeur », à mon sens, s'applique moins à la traduction proprement dite qu'à l'effort déployé par certains pour dénicher des textes et leur trouver un éditeur. Plus que des « passeurs », je dirais que nous sommes des « passoires ». On met des choses dedans, ça décante, ça dégouline et on en fait un autre plat. Je préfère ainsi l'image du faussaire, qui ne reproduit pas à l'identique mais fait « à la manière de ». Un bon traducteur n'est

“Un bon traducteur est un écrivain assez étrange : il est un double de l'auteur qu'il traduit et dont il doit intégrer le style, la vitesse, la rythmique. Et en même temps, un écrivain dans sa propre langue.”

pas forcément un écrivain, mais sûrement quelqu'un qui se sent obligé, presque moralement, de le devenir le temps d'une traduction. C'est donc un écrivain assez étrange : il est un double de l'auteur qu'il traduit et dont il doit intégrer le style, la vitesse ou la rythmique. Et en même temps, un écrivain dans sa propre langue. Le poète et traducteur Emmanuel Hocquard le dit très justement : « *Je ne traduis pas, j'écris des traductions.* »

Vous dites qu'il faut être fidèle au texte à 90 %.

La fidélité ne signifie pas qu'il faut rester collé au texte. Elle consiste à retrouver l'impulsion, c'est-à-dire ce qui a poussé l'auteur à écrire le livre, et à l'assumer dans une posture d'écriture, pas simplement de transposition ou d'équivalence. Le texte original est comme une voiture : si l'on veut rouler avec, il faut démonter son moteur pour comprendre comment elle fonctionne. Dès le premier jet de la traduction, on est dans l'écriture, et celle-ci n'est possible qu'à l'issue d'un travail préparatoire sur le texte, pour être sûr d'avoir compris la langue. **Vous commencez à traduire une vingtaine de pages pour voir comment se dessine la suite ?**

Oui et les éditeurs devraient toujours demander un essai au traducteur, quelles que soient sa renommée ou son expérience. Un traducteur ne devient pas meilleur avec le temps et la somme de ses traductions. Nous ne sommes pas des plombiers. Chaque texte présente ses difficultés propres et vous remet en cause. On peut ainsi aimer des textes et ne pas arriver à les traduire. **Inversement, peut-on ne pas aimer un texte et bien le traduire ?**

Quand un texte est vraiment indigent du point de vue de l'écriture, qu'il n'y a rien à se mettre sous la dent en matière de langue, je n'y arrive pas parce que ça ne m'amuse pas. Je ne ressens aucune envie et mets deux fois plus de temps à le traduire.

L'envie, c'est aussi ce que vous appelez « la mise en déséquilibre ». De quoi s'agit-il au juste ?

Quand on travaille sur la traduction de certains textes, on finit, à l'intérieur même de sa propre langue, par ne plus savoir, par devenir myope ou presbyte. Vous vous souvenez de cette expression de Gilles Deleuze : « *bégayer dans sa propre langue* » ? C'est exactement cela. Cette « mise en déséquilibre » est un moment très intéressant quand on aime les mots et l'écriture, parce qu'elle nous oblige à chercher comment un texte peut se tenir, se redresser. Les dictionnaires ne nous sont alors d'aucune aide, ils servent à tout sauf à traduire. Ce moment est vertigineux, il s'agit de refaire un texte avec le sentiment de ne plus savoir écrire. Ce qui est normal puisque traduire c'est d'abord défaire un texte, y compris dans sa propre langue. **Avec Thomas Pynchon, déconstructeur savant et inspiré du récit, de la langue et de la syntaxe, l'exercice est redoutable. Il vous a fallu presque deux ans pour traduire son dernier roman, *Contre-jour*. Avez-vous été bloqué à certains moments ?**

Même si je bloque à certains endroits, je traduis mot à mot et je continue d'avancer. Quand, au bout d'un an et demi, je reprends la traduction, techniquement je ne suis plus le même, j'ai un regard neuf. Je vérifie le rythme. Comme si on me donnait un texte écrit en français pour l'améliorer. En traduction, il ne faut pas chercher, il faut trouver. Dans ce cas précis, il s'agissait de comprendre le Pynchon, plus que l'américain. Parce qu'il n'y a que lui qui parle le Pynchon. Quand on est familier d'un auteur, on connaît son lexique. Si je vois tel mot, je sais qu'il l'utilise

souvent ou, au contraire, pour la première fois. Je dispose alors de trois ou quatre synonymes possibles, parce qu'ils sont pynchoniens à ce moment-là dans la phrase. Dois-je mettre plutôt le passé simple ou le passé composé ? Quel niveau de langue dois-je choisir ? Il faut le sentir tout de suite, car le cerveau fonctionne comme un ordinateur. Quand je travaille sur un mot en particulier, c'est comme s'il y avait un petit menu déroulant qui me suggère trois ou quatre possibilités, pas plus. Et il me dit : pour que ta phrase se tienne, il faut choisir celui-ci. C'est la même chose qu'avec les chaînes de causalité et d'effets chez Descartes : pour qu'il y ait un vrai raisonnement, il faut que l'esprit aille très vite. Donc, le Pynchon, il faut l'aimer et le lire beaucoup : plus on en est familier, plus on a d'empathie. **Son invisibilité est légendaire. Il ne donne jamais d'interview. Vous avez eu des contacts avec lui ?**

Brice Matthieussent et moi en avons déjà eu, par fax, en 2000, quand nous avons traduit *Mason & Dixon* (2001), sur des questions concernant le vocabulaire du XVIII^e siècle. Il nous avait répondu, sur une dizaine de pages. On redoutait ses réponses, mais il était plutôt patient, même quand il nous répondait : « *Si vous aviez regardé dans l'Oxford English*

Dictionary, vous auriez vu qu'à la page 2324 il y avait la solution ! » Et pour *Contre-jour*, le dernier que j'ai traduit, c'est lui qui a choisi le titre, plutôt que *Jusqu'au jour* ou *Face au jour*, que j'avais proposés. Il a tranché. ■

A lire
Le Clavier cannibale, de Claro, éd. Inculte, 298 p., 16 €.

